Document généré le 23 avr. 2024 11:36

Liberté

Le fantôme affamé

Mélanie Vincelette

Volume 40, numéro 6 (240), décembre 1998

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32116ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vincelette, M. (1998). Le fantôme affamé. *Liberté*, *40*(6), 51–54.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MÉLANIE VINCELETTE

LE FANTÔME AFFAMÉ

Singapour, marché des voleurs, tombée de la nuit. Mes mains se rafraîchissent, plongées dans des morceaux de soie de couleur or et safran. L'encens parfume les ruelles étroites et donne des teintes bleutées à l'air stagnant. Son odeur me rappelle celle des pagodes du Laos. Des femmes aux gestes pressés se procurent des bols à aumône argentés, des feuilles de bananier et des liasses de fleurs d'indigotier. Elles se préparent pour le festival des fantômes affamés qui doit durer trois jours. Cette cérémonie transforme les rues en bazar féerique où des dragons urbains dansent au rythme des gongs. Les Chinois de Singapour posent, pendant ces journées, des plats remplis de riz et de canard rôti sur les trottoirs devant leur porte. Ces plats sont des offrandes à leurs ancêtres qui doivent voir leur faim apaisée afin de calmer leur ressentiment ou les élans momentanés d'une vengeance restée inexprimée pendant leurs jours sur terre. Pendant ces journées carnavalesques, les chats errants se prennent pour des ancêtres lointains et se retrouvent devant un buffet éternel à chaque coin de rue. Le dos courbé et les yeux à l'affût des voyeurs, ils se régalent d'offrandes, alors que la ville a le dos tourné. Dans les semaines qui suivent le festival, les femmes des différentes familles se vantent respectueusement, lors des

parties de *maajons*, où le thé vert coule à flot, de l'appétit de leurs ancêtres qui ont tout avalé. Ce qui leur portera chance.

Dans ce marché qui était anciennement un endroit où les pirates venaient vendre de l'opium, de l'or rose et des soieries, j'observe les femmes parler. J'envie leur candeur. Je voudrais nourrir mes fantômes et me vanter de leur appétit. Mais je suis Blanche et je marche dans des rues inconnues que j'ai trop bien appris à connaître. Je marche devant les éventaires et je te regarde. Tu es là, près de moi et je t'aime. Je t'aime de loin. En silence. Ta peau est blanche comme la mienne. Un homme essaie de me vendre un canard pékinois glacé au miel. Il le tient suspendu par les pieds au bout d'un crochet rouillé. Toi, tu regardes un match de boxe thaï avec quelques marchands regroupés autour d'une télévision. Je me demande comment tu peux à la fois t'intéresser à la boxe et aux conversations enflammées à propos des vers de Césaire, des romans de Kundera et des autres auteurs dont je suis amoureuse. Une vieille femme, assise par terre, à côté d'immenses paniers en osier remplis de fruits à l'écorce brunâtre, me propose un spécial si j'en fais l'achat d'un kilo. Un chat maigre et sale est affalé sur le pavé à ses côtés, il bâille comme seuls les chats savent le faire avec élégance, la bouche ouverte vers le ciel.

Dans le ciel, il y a Orion. Des marchands font griller du satay sur des braises. Je voudrais que parfaite soit la nuit dans laquelle nous nous enfonçons. Je voudrais étreindre ton corps et entendre le battement de l'hélice du ventilateur fixé au plafond de notre chambre. Je voudrais que tu m'aimes dans cette chambre qui donne sur la rue. Je voudrais que tu m'aimes, nos corps plongés dans les bruits du festival. Nos corps découverts, nus. Le bruit de la ville près de nous, si près qu'on entendrait son frottement contre le bois des volets. Je toucherais ton corps dans ce bruit, ce passage. Un enfant me propose des

limes vertes, je les refuse. Il me montre les jaunes. Je suis en train de rejeter mon corps comme on rejette un poumon fraîchement greffé. J'ai le spleen de Singapour car je t'aime, N. J'ai honte. J'ai honte car je sais qui tu es. Je sais que tu es mon ami depuis quelques années. Je sais que tu es aussi l'ami le plus fidèle de celui que je vais épouser. Tu m'accompagnes dans les rues de Singapour, tu m'accompagneras à travers la Malaisie, la Thaïlande et le Laos où celui avec qui je me marierai m'attend. Nous attend. Tu seras à la cérémonie de mon mariage. Tu porteras un sarong tissé de fil vert empereur et tu te plaindras, comme d'habitude dans les cérémonies bouddhistes, d'avoir à t'asseoir en position de prière. Tes jambes en souffrent. Depuis quelques semaines, nous traversons les paysages célestes de Java dans des tuk-tuk, des autobus, des trains bondés de jeunes hommes fraîchement sortis des jungles de Sumatra, de Hollandais qui se croient toujours au temps de la colonie, de Japonais en vacances et de moines en robe orange qui fixent mes cheveux blonds. Tu m'accompagnes et moi, lorsque je lis un passage d'amour dans un roman, je pense à toi en silence.

Il y a six jours, dans le train entre Borubudur et Jakarta nous dormions ensemble sur la même banquette, et ton bras a enveloppé mon corps dans l'égarement du sommeil. J'ai pleuré. J'ai pleuré sans faire de bruit jusqu'à ce que les fenêtres du train projettent sur ma cornée inondée des images filantes et impressionnistes. Des images de rizières ensoleillées peuplées de paysans, la faux à la main. Ma tristesse est importée des hauts-plateaux du Laos où celui que je dois épouser est ton frère, sauf que ses yeux sont noirs et allongés comme la feuille du bambou. Parfois je veux que tu le trahisses, en oubliant le Laos, et en m'emmenant, au lieu, vers la mer de la Chine du Sud. Cette mer que personne ne connaît, où l'eau bleue engloutit quelques îles malaises alourdies

par les plantations de caoutchouc. Là-bas, nous pourrions aimer le sable. Un homme me fait goûter à un petit pain rond et sucré qu'il appelle d'une voix forte *moon cake*. Nous sommes ici, dans le quartier chinois de Singapour et ce soir, dans notre chambre, le ventilateur me volera mon sommeil. Je me consolerai car je sais que nous vivons une histoire d'amour comme Platon le voulait et que notre amitié surpasse celle de plusieurs amants. Quand tu touches à ma main brièvement, dans les marchés bondés de l'Orient qui nous emporte, c'est comme si tu me faisais l'amour. Sauf qu'on ne se lassera jamais l'un de l'autre. Hier dans le port, alors que tu étais à la recherche d'un talisman en jade pour envoyer à ta mère, j'ai lu une nouvelle de Marguerite de Navarre intitulée *De deux amants par désespoir d'être mariés ensemble se rendirent en religion : l'homme à saint François, et la fille à sainte Claire*. Je sais que notre union nous protège de ce sort. Demain, je poserai un plat sur le seuil de notre porte et je ne saurai jamais si mes ancêtres sont venus, car je serai dans un autobus, entre Johor Bahru et Kuala Lumpur, à la recherche de la candeur et de l'oubli.